Document généré le 5 juin 2025 04:59

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

L'ordinaire est toujours stupéfiant

Tu dors Nicole, Canada [Québec], 2014, 1 h 33

Charles-Henri Ramond

Numéro 292, septembre–octobre 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/72839ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2014). Compte rendu de [L'ordinaire est toujours stupéfiant / *Tu dors Nicole*, Canada [Québec], 2014, 1 h 33]. *Séquences*, (292), 50–51.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Tu dors Nicole
L'ordinaire est toujours stupéfiant

Pour son troisième film en carrière, Stéphane Lafleur nous ouvre une nouvelle fois les portes d'un univers bien à lui, fait d'onirisme et d'irrationnel baignés dans une réalité pourtant très concrète. Avec un 35 mm en noir et blanc suintant la moiteur d'un été torride, il nous invite à nous couler dans l'oisiveté de quelques jeunes de banlieue, dont les rêves et les désirs d'évasion se confrontent à la routine, aux jobs *maigrichonnes et aux amours contrariées.*

Charles-Henri Ramond

Ce qui étonne dans le cinéma de Stéphane Lafleur, et a fortiori dans ***Tu dors Nicole***, c'est cette capacité rare de faire entrer le spectateur dans un ordinaire désarmant de simplicité tout en l'immergeant progressivement dans un univers tout à fait irréel, en parfaite suspension hors du temps. Pour son premier opus, le remarquable ***Continental, un film sans fusil*** (2007), Lafleur faisait d'une disparition dans les bois le point d'ancrage du mystère. Le modeste réparateur d'objets anciens s'amusait avec notre conception du temps qui passe tandis que la jeune réceptionniste vivait sa vie morose en transition, perdue dans des mondes parallèles. Ce décalage entre une réalité palpable et un imaginaire inconnu, lové dans les méandres identitaires des protagonistes, se retrouvait dans ***En terrains connus*** (2011), une seconde œuvre moins surprenante que la précédente, mais tout aussi absurde, dans laquelle l'irrationnel prenait la forme d'un étrange quidam venu s'immiscer dans le destin d'une famille sans histoires. Ce revenant du futur, un rôle pourtant tout à fait secondaire, pesait ô combien sur le déroulement de toute l'intrigue du film. Avec ces rencontres improbables, ses univers troubles et par un étonnant sens de l'humour lucidement froid ou froidement lucide, Lafleur nous transportait irrémédiablement vers un ailleurs indicible, mais terriblement évocateur. En deux films seulement, il avait réussi le tour de force d'imposer une marque de fabrique unique et originale, tout en recevant la reconnaissance de ses pairs et du public, pour qui acceptait de se laisser bercer par le conte.

Tu dors Nicole ne déroge pas à la règle et la suit même au pied de la lettre. Du côté rationnel, il y a un été torride et moite comme on en connaît tous les ans au Québec, un bungalow des années 1980 (cossu, qui pourrait être dans n'importe quelle banlieue) et des jeunes qui s'occupent comme ils peuvent à tuer le temps tandis que les parents se prélassent sur une plage. Quoi de plus banal ? Nicole, employée d'un centre de réemploi, son amie Véronique, employée de bureau pour un gentil patron au bord de la retraite, et Rémi, guitariste et frère de Nicole, qui investit la maison vide avec son *band* pour répéter leurs nouvelles pièces. Et le grand chambardement commence... Les deux jeunes femmes se disputent jalousement l'un des membres du groupe; un gamin de 10 ans – avec son étrange voix d'adulte – *cruise* allègrement Nicole, tandis que les collègues de travail se déçoivent. Dans un été de farniente, l'oisiveté et la rêverie se chamaillent avec les velléités d'évasion.

Toujours en suspension entre rationnel et rêverie

Que ce soit dans le documentaire ou dans la fiction, nombreux sont les cinéastes (Giroux, Ouellet, Lesage ou Sylvestre, pour ne citer que les plus récents) à avoir pris comme thème central la jeunesse et à avoir étudié sa difficile transition vers l'âge adulte. Bien qu'il soit lui aussi centré sur des personnages dans la vingtaine en pleine transition, ***Tu dors Nicole*** ne fait pas de ses protagonistes les représentants d'un ensemble cohérent et ne s'en sert pas pour dresser un portrait global de la jeunesse québécoise. Certes, en proie aux doutes et à l'incertitude envers le futur, Nicole et Véronique voient leur vie différemment et sont en quelque sorte des visages opposés d'une même génération. L'une est une rêveuse idéaliste mue par l'irrépressible besoin de quitter sa vie pour explorer le monde et ses possibilités tandis que l'autre penche du côté du pragmatisme (une carte de crédit pour un billet d'avion dans un cas ou, dans l'autre, pour payer les factures).

Cultivant l'art de l'illusion, Lafleur excelle dans la construction d'un univers unique mis en valeur grâce à une mise en scène faisant voyager le spectateur dans l'imbrication de systèmes multiples, toujours en suspension entre rationnel et rêverie. Soulignons à ce chapitre l'utilisation d'une musique diégétique brute, voire brutale, rompant avec le charme poétique de celle qui ponctue les escapades nocturnes de Nicole l'insomniaque. Autant de *clashs* imprévisibles qui sont aussi pour Lafleur un moyen pour faire surgir, là où s'y attend le moins, la comédie, noire si possible, soulignant l'absurde de nos comportements. La force du film – comme celle des deux précédents – réside dans la construction de vases communicants qui parviennent à mettre en relation des contraires insoupçonnés, à l'image de Martin, garçonnet à la voix et au discours d'adulte mais à la dégaine encore dans l'enfance, ou la réelle complicité de Nicole avec son collègue, qui se retrouve finalement trahie par la bassesse d'un des actes de ce dernier. Les décalages orchestrés par Lafleur trouvent ici un terreau particulièrement fertile dans la féérie créée par la photographie de Sara Mishara, dont les images en noir et blanc prêtent aux scènes nocturnes de cette banlieue ordinaire des allures de contrée lointaine sortie tout droit de l'imaginaire du cinéaste.

Tant par son atmosphère hors des modes et du temps que par ses personnages recelant en eux une part de mystère, ***Tu dors Nicole*** ne cache pas son appartenance à l'univers connu de son auteur. Plusieurs éléments déjà vus dans ***En terrains connus*** indiqueront, sans que l'on puisse s'y tromper, une nette filiation entre les deux films. Si l'apparition inopinée de Martin – vision irréelle du mâle québécois – crée surprise et décalage, elle nous renvoie inévitablement à l'apparition de l'homme du futur. Et si l'imprimante à aiguilles et le lecteur manuel de cartes style années 1990 convoquent une intemporalité certaine de l'intrigue, ils nous font penser à des objets tout droit sortis de la boutique de Gilbert Sicotte dans ***Continental…*** Toutes ces références s'ajoutent à l'utilisation de la banlieue comme espace dénué de sentimentalisme, retrouvant sa fonction de *no man's land* et de lieu d'isolement et d'incommunicabilité qu'elle avait déjà revêtue précédemment. Enfin, signalons la ressemblance de Julianne Côté avec Fanny Mallette, Lafleur poussant même la référence en mettant les deux comédiennes face à face dans une très courte scène qui appelle d'ailleurs le titre du film.

On le voit, ce troisième long métrage de Lafleur revendique pleinement l'empreinte de son auteur. Le film possède ainsi tous les atouts pour ravir ses amateurs et aura sans doute droit à une belle carrière dans les festivals internationaux. Nous reconnaîtrons pour notre part avoir été un peu désarçonnés par les nombreuses références qui rapprochent ***Tu dors Nicole*** des œuvres précédentes du cinéaste, brisant l'effet de surprise et pouvant même laisser un arrière-goût de déjà-vu. Une fois cette sensation oubliée, nous avons apprécié le charme léger de ce troisième tome d'une trilogie axée sur la tristesse de la banlieue, toute en finesse et décalages certes, mais dont il serait sans doute pertinent de renouveler les codes. S

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2014 – **Durée :** 1 h 33 – **Réal. :** Stéphane Lafleur – **Scén. :** Stéphane Lafleur – **Images :** Sara Mishara – **Mont. :** Sophie Leblond – **Mus. :** Rémy Nadeau-Aubin, Organ Mood – **Son :** Pierre Bertrand, Sylvain Bellemare, Bernard Gariépy Strobl – **Conception visuelle :** André-Line Beauparlant – **Cost. :** Sophie Lefebvre – **Int. :** Julianne Côté (Nicole), Catherine St-Laurent (Véronique), Marc-André Grondin (Rémi), Francis La Haye (JF), Simon Larouche (Pat), Godefroy Reding (Martin), Alexis Lefebvre (voix de Martin), Fanny Mallette (mère de Martin) – **Prod. :** Luc Déry, Kim McCraw – **Dist. / Contact :** Séville.

La banlieue comme espace dénué de tout sentimentalisme